

Bilan

LUXE

PRINTemps 2025 - CHF 9,80



HORLOGERIE

L'accessible, le nouveau cool

CROISIÈRE SUR LE NIL
Sur les traces
d'Agatha Christie

ÉVASION
En Oregon, far west
du vin américain

lation qu'elle crée. Salle de concert avant tout, abritant la grande salle Pierre Boulez, la Philharmonie se veut également espace de vie quotidien, invitant à mélanger les populations, les musiciens côtoyant les habitants du quartier dans le café, au restaurant ou sur le belvédère. La question de la signature de l'architecte passe alors au second plan. Le lieu et l'usage prennent le dessus, rendant le style de Jean Nouvel, qui considère son métier comme «un terrain de jeu infini», impossible à définir.

Bâtir face aux limites institutionnelles

Jean Nouvel ne se contente néanmoins pas de bâtir des institutions au design ambitieux. Au cours de sa carrière, il réalise aussi des immeubles d'habitation, se distinguant, dans les années 2000, par la construction de logements sociaux avec la Cité manifeste de Mulhouse. Loin des normes habituellement réservées à cette typologie de projets, cette dernière se caractérise par des habitations différenciées, pourvues d'une identité distincte par leurs formes et leurs couleurs.

Une individualisation exprimée par l'emploi de matériaux industriels peu coûteux. La lumière naturelle y devient élément principal dans une recherche de bien-être des occupants, tout en se pliant à des budgets des plus minces. «Il y a un malaise, à la fois du côté des entreprises, des bureaux d'études, qui veulent répéter la même chose, car ils sont sûrs de gagner de l'argent, et c'est la seule chose qui compte. Nous n'avons pas les mêmes objectifs, nous ne faisons pas le même métier», déclare Jean Nouvel.

Un doigt clairement pointé en direction du capitalisme, où profit s'oppose au confort, résultant en la création de logements par milliers. «Ce que nous recherchons en tant qu'architectes, ou en tant qu'artistes qui travaillent sur le temps humain, est très éloigné de ces nouveaux logements qui ressemblent plus à des niches», critique-t-il.

Regard humaniste

Pour Jean Nouvel, l'architecture doit avant tout être humaniste. Une valeur



qu'il oppose avec ferveur à l'architecture contemporaine, qu'il qualifie de simple «construction». Il accorde par ailleurs tout autant d'importance au lieu du bâti. Les projets des Ateliers témoignent de cette vision, trouvant leurs fondements dans le *genius loci*, le fait de bâtir dans l'esprit du lieu. Une notion qui passe en partie par les matériaux, comme aux Eaux-Vives, où le réemploi de briques déjà présentes sur le site du chantier sera mis en place.

Mais Jean Nouvel pousse la notion encore plus loin avec le Sharaan Desert Resort, dans la ville d'Al-Ula en Arabie saoudite. Construit dans la

roche des montagnes, le futur hôtel s'enracine sur les terres sacrées des Nabatéens, aboutissant à un *resort* ne pouvant être bâti nulle part ailleurs. Critiqué par certains pour l'exploitation d'un lieu inviolé, ce projet représente aux yeux de Jean Nouvel les fondements de la discipline. Un objet architectural revenant à l'essentiel, ancré dans la terre, et visant à donner du plaisir. «Le plus important est de commencer avec ce qui est déjà sur place, à notre disposition. C'est aussi cela construire avec son temps. Tout en sachant rester authentique. Rendre un bâtiment unique, c'est rendre possible de l'aimer.» I.

Le toit du Louvre Abu Dhabi est composé d'une structure géométrique de 7850 étoiles de métal laissant filtrer la lumière qui dessine des motifs éphémères sur le sol.

Roland Habbe, Ateliers Jean Nouvel

UNE EXPO.
UNE HISTOIRE

Plongée dystopique dans l'œuvre de Louisa Gagliardi



Laetitia Théta
Chroniqueuse art



Gagliardi est une voix importante de l'art contemporain», déclare Francesca Benini, la curatrice responsable de la première exposition institutionnelle de l'artiste en Suisse. Conçue autour de la thématique de l'identité dans une époque où la surexposition à la technologie induit un certain voyeurisme, à la fois ludique et malsain, la proposition curatoriale se focalise sur les œuvres les plus récentes de la peintre.

L'ensemble des œuvres tel que présenté dans le musée tessinois provient essentiellement de collections privées, notamment celles de Ringier et Pictet, ainsi que des galeries Eva Presenhuber et Dawid Radziszewski. «Je voulais absolument éviter l'effet rétrospective», commente l'artiste.

«Capable de représenter l'angoisse de sa génération, Gagliardi explore aussi la thématique de notre lien à notre milieu, qu'il soit domestique ou environnemental», poursuit Benini. Les relations humaines ainsi court-circuitées par l'hyperconnexion trompeuse générée par les instruments digitaux contraignent les personnages désincarnés et inexpressifs de Gagliardi à évoluer dans un espace-temps incertain. «Many Moons» se fait l'écho d'une temporalité où passé, présent et futur se mélangent, créant un état suspensif, à la fois mystérieux et inquiétant.

Au cœur de cette bulle spatiotemporelle souterraine, l'artiste affiche sa volonté de laisser le visiteur le plus libre possible dans sa lecture des indices disséminés ici et là comme des marques personnelles de sa présence. Conçues spécialement pour l'occasion, deux salles inédites invitent le spectateur à sortir de sa passivité pour devenir acteur. Ces deux œuvres surréalistes d'envergure ont requis près d'un an de travail.

«Streaming» clôture le parcours en apothéose. Œuvre clé de cette déambulation onirique, elle est composée de dix panneaux et s'étale sur 3 mètres de hauteur. La composition fait référence à la lecture en ligne continue à laquelle nous nous livrons sur nos écrans. S'infiltrer dans cette boîte close revient à se glisser dans les draps entre deux colosses endormis et à prendre part à leur rêverie. Allongés dans des draps en cascades d'eau, les deux personnages jouissent de la sécurité conférée par leur taille immense. Ce changement d'échelle s'inscrit dans un processus de recherche de Gagliardi centré sur les statues de marbre antiques comme «Hermaphrodite endormi». Inatteignables, les deux géants ne semblent pas subir l'angoisse et le vide qui transpirent sur les visages des autres compositions de Gagliardi. «Je voulais pousser ce sujet au maximum en peignant cette

situation ultraprivée et ces êtres vulnérables. Au final, leur taille massive met l'intrus en position de faiblesse», commente l'artiste.

Dans cette intimité, le visiteur est tiraillé entre l'envie de rester dans cette suspension momentanée et le besoin de s'en extirper. L'effet d'attraction et de répulsion cher à l'artiste atteint ici son paroxysme. La douceur fantasmagorique de la scène emporte le regard jusqu'au moment où il bute sur

la présence subtile, mais gênante, d'objets gravés maladroitement sur la composition: une pomme croquée, une poire tranchée, une fleur coupée ou encore un verre renversé.

«C'est la marque d'une absence, comme une nature morte posée sur les draps», poursuit Louisa Gagliardi. Des graffitis, en somme, qui témoignent d'une violence passée. Témoins du temps qui nous échappe, des montres surdimensionnées sont disposées dans la salle et sont autant de jeux de piste dans lesquels l'artiste se dévoile... un peu. Ces garde-temps sont en réalité des reproductions des modèles portés par ses proches. Des initiales dans l'une et une date dans l'autre. «Celle de mon mariage», glisse-t-elle.

À voir au MASI, à Lugano, jusqu'au 20 juillet.



Courtesy of the artist and Galerie Eva Presenhuber, Zurich / Vienna © the artist